L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE. 3 MAI 1885.

# L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

## NOUVELLE-ORLÉANS.

### LE SALON.

XII.

La recette du *Louisiana Day* n'a pas dit son dernier mot. Si satisfaisant que fût déjà le premier chiffre donné officiellement, il s'est accru d'une somme importante, à l'heure où j'entame cette Revue; et d'autres rentrées sont encore attendues, dit-on. Le résultat sera donc exceptionnellement brillant; la journée laissera à coup sûr loin derrière elle toutes celles qui l'ont précédée, et vraisemblablement toutes celles qui la suivront. A moins que quelqu'Etat, dont le tour n'est pas encore venu, se piquant au jeu, ne vienne nous disputer en nous distancer en cela. Notre amour-propre n'en serait pas blessé; nous serions, au contraire, trop heureux d'embocuher le clairon pour annoncer semblable victoire.

Le succès a donc été splendide; il aurait néanmoins atteint des proportions plus vastes encore si l'on avait pu convaincre les sceptiques—et ils se comptaient par milliers—que les moyens de transport suffiraient à la demande.

Très élevé le nombre des timorés qui, en présence des *cars assiégés*, pris d'assaut sur toutes les lignes, dès la première heure, n'ont pas eu la patience d'attendre, n'ont pas osé se risquer à un voyage dont le retour les inquiétait tout au moins autant que le départ. C'est ainsi que la première faute commise—faute capitale—aura eu son long retentissement, aura fait sentir son trop nuisible effet durant la période entière de l'Exposition.

Il est certain qu'une meilleure organisation de ce service, dès le début, aurait immensement grossi l'encaisse des guichets du *World's Fair*.

On peut évaluer à près de soixante mille individus la population qui a pris part à la fête de jeudi dernier; chiffre immense, si l'on songe précisément à cette insuffisance des communications.

La plupart s'y étaient rendus, bien décidés à y passer la journée entière, la soirée aussi, et à cet effet ils s'étaient sagement munis de paniers ventrus, bien pourvus, afin de pouvoir satisfaire vite et économiquement aux exigences de notre maître à tous : l'estomac.

La précaution n'était pas inutile. Ceux qui étaient venus imprudemment, les mains vides, en ont bientôt fait l'épreuve. Cette fois on n'obtenait pas tout avec l'argent. Il était malaisé de se faire servir par les malheureux garçons de salle, débordés, ahuris, ne sachant à qui entendre. Il se produisait là des confusions forcées. Souvent on empiétait sans vergogne sur les droits du voisin, et comme ventre affamé n'a point d'oreilles, il y avait interception des plats; le filet commandé par celui-ci finit sous la dent de celui-là. A la guerre comme à la guerre.

Les dîneurs à ciel ouvert étaient, à vrai dire, les mieux lotis. Il y en avait une armée.

A un certain moment le coup d'œil ne manquait pas de pittoresque. De toutes parts des groupes s'allongeaient sur les terrains, gazonnés ou non : là on étalait en nappe le papier des vivres dépaquetés. Les victuailles s'empilaient sans qu'on prît souci de l'ordre classique des services. Tout à la fantaisie.

La fourchette, dont les origines soulevaient récemment un très chaud débat dans la presse parisienne, à propos de la *Théodora* de Victorien Sardou, la fourchette était là peu près bannie de ces agapes, où l'on fonctionnait dans la position horizontale, à l'antique.

On festinait allègrement, primitivement, en faisant jouer le pouce et l'index; on improvisait des assiettes fabriquées avec les prospectus de l'endroit. Si les verres manquaient, on les remplaçait, dans plus d'un cas, par quelques tasses ébréchée; même par le légendaire pot à moutarde. On bien encore le flacon était passé à la ronde, et l'on s'en buvait pas moins joyeusement aux siens, aux amis, au pays.

Une exhibition charmante, originale, grouillante d'allure, qui en valait bien une autre, je vous l'assure. Cela rappelait comme ensemble, les repas sur l'herbe qui, dimanches et fêtes, émaillent les environs de Paris du classique menu : le veau et la salade.

Ces tablées fantaisistes n'ont pas été désertées, vous vous en doutez. Si bien qu'après que cette foule eût fini de festoyer, le sol était jonché de débris de toutes sortes; comme celui d'un camp qu'on vient de lever. Une gigantesque *olla-podrida*.

Quelle pousse à attendre, quelle moisson en perspective! si toute cette nourrageille avait pu être répandue sur cette autre région de Cocagne, ajoutée à la carte par Alphonse Karr; où croissent sans culture les *sardiniers*, les *boudiniers*, les *saucissonniers*, et jusque les *pantalonniers*, les *pretelliers*, ajoute l'humoristique écrivain des *Guêpes*.

Que de hottes à charger, avec ce fourmillement de miettes!

Ce n'est pas tout. Notre pays "où fleurit l'orangier," est aussi celui où fleurit le tabac, et très du même.

Si vous en aviez jamais douté, toute incertitude se serait dissipée en votre esprit, à la vue du tapis feuille morte que ces messieurs avaient improvisé au l'arc avec les bouts de leurs cigarettes et de leurs cigares.

Ils étaient semés partout; des milliers, des fourrés. On eût pu les ramasser par brassées, et facile eut été à un classeur expert d'y ranger tous les *grades* de tabacs.

La grasse aubaine, l'abondante cueillette qu'auraient trouvée là ces besogneux, ces loqueteux, que je me souviens d'avoir maintes fois observés à Paris! Ils étaient là en faction—la faction du pauvre—devant les grands cafés des boulevards; comme en arrêt devant les fumeurs; épiant la minute où roulerait sur l'asphalte tronçons de cigarettes et de cigares.

Et souvent on les voyait plusieurs au guet; plusieurs à se disputer la maigre butin. Butin d'un placement facile, assuré d'avance, aidant à obtenir l'inquiétant pain du lendemain.

C'est là, à Paris, entr'autres, une industrie infiniment plus considérable qu'on ne le suppose. Elle est un commencement de refuge pour plus d'un désœuvré, vaincu en quête de travail.

Ici on ne la connaît point. Ces débris, vite enlevés à bas, sont, dans notre ville, définitivement perdus, ou dédaignés, fort négligés tout au moins.

Or voyez ce qu'ils peuvent devenir en pratique : voyez le parti qui en est tiré dans certaines villes d'Allemagne. Des établissements publics, des cafés surtout, y tiennent continuellement exposés des troncs cadenassés, dans chacun desquels cet pratique une fente assez béante pour faciliter l'usage auquel ils sont destinés.

Les fumeurs sont priés d'y déposer les bouts de cigares, au lieu de les jeter et d'en souiller le parquet.

Et tous, on l'imagine, se rendent volontiers à cette sollicitation, car ils savent qu'ils ne sont pas ici en présence d'une spéculation banale.

Non ; l'idée qui a conseillé la pose de ces troncs fort nombreux, vidés chaque soir, est toute de charité. Elle a été conçue, elle est exécutée par des Sociétés de Bienfaisance autorisées, qui se chargent de la vente de ces innombrables détritus et en affectent le produit à l'achat de vêtements qu'elles offrent—à une date fixe, à la Noël—aux enfants pauvres, que l'hiver menace, effraie.

Produit d'une importance sérieuse depuis plusieurs années déjà et qui s'en va sans cesse croissant.

En effet, d'résulte d'une statistique officielle qu'en 1881 il fut recueilli par 19 de ces Associations 4569 livres de tabac, qui rapportèrent $6350 (31,250 francs environ), et procurèrent des vêtements à 1726 enfants; soit $30 (18 francs), par *complet*.

On le voit, les participants à cette œuvre d'une piété ingénieuse font ainsi de la charité pratique, continue.

Seyeux, je le suppose du moins, ils sont pris d'un mouvement tout chrétien, et pour que leur contribution pèse davantage à la masse, ils fument à une moindre longueur le cigare entamé. Moins étendue cette longueur, plus étendu le bienfait. Donc gain pour l'aumône, pour l'hygiène. On fume moins; on donne davantage.

Et ils seront très fervents de la nicotine, au voyant, à Noël, remplir les souhaits d'un petit désherité, qu'une poétique superstition a placés devant l'âtre, ces innombrables fervents-là ont la jouissance de se dire qu'ils ont, sans bonne défier, leur part dans cette joie ardente causée aux enfants.

Sans compter que les propriétaires de cafés ou autres établissements de même acabit doivent se considérer fort heureux de la présence de ces troncs, qui leur sont une économie de temps et d'argent; qui les dispensent d'un ménage laborieux, peu ragoutant, au retour continuel: celui que leur nécessiterait l'enlèvement de tant de débris, si bien employés maintenant.

Avouez que si la passion du tabac a ses inconvénients, ses dangers, elle a aussi du bon, alors qu'on en tire la ressource que je viens de noter. Je gage que le seigneur de Villemain, J. Nicot autrement dit, n'avait pas prévu celle-là, lorsque de son ambassade au Portugal, il rapporta à la cour de François II la graine qui devait obtenir un succès sans précédent.

Je me prends à penser que si des tirelires du genre de celles que j'ai rappelées plus haut, étaient posées par nos rues, où les hommes fument avec plus de continuité encore que les cheminées, je pense, dis-je, que vite elles se combleraient.

Qui sait si, nous aussi, nous ne trouverions point là un moyen bien peu coûteux de soulager des misères, de diminuer des besoins?

—Avez-vous remarqué le changement qui s'est produit hier et dans la température et dans l'atmosphère. Dès le matin l'air s'est fait léger, limpide; le ciel, comme pour fêter le mois de mai, le Mois de la Vierge, avait revêtu sa jolie robe d'azur, la couleur chère à Marie. Le soleil brillait, mais de rayons doux, vivifiants, atténués encore par une brise charmante. Pour les cœurs contents, pour ceux que n'assiègent pas les soucis, les dégoûts, les tristesses, les périls de la vie, la nature était vraiment pleine de chansons; comme un écho du *Barbier de Séville*, paroles et musique: *Ecco ridente il cielo.*

C'est que c'était le *Jour des Enfants* au World's Fair; ce jour dont je vous parlais, que j'appelais dans ma dernière Revue, sans me douter qu'il fût si proche.

La nature a voulu que tout eût une physionomie de fête en cette journée; elle a voulu prêter un de ses cadres les plus radieux au tableau de tous ces enfants, débordant de joie, allant à un rendez-vous commun.

Ai peinte au sant du lit, au bout d'une nuit certainement sans sommeil, tant elle avait été préoccupée, ils se sont mis à la grande affaire de la toilette de gala, et en route pour le voyage promis, en route pour l'Exposition! Très long, très court en a été le défilé, et comme le bonheur allumait ces visages! Pour le compte, la section d'horticulture faisait pâle figure devant ces fleurs vivantes, ces fleurs animées du printemps. Comme ils sentaient, ces alertes bambins, que l'heure était à eux: de quels bruits charmants ils saluaient ce Versailles dont ils se savaient les rois jusqu'à la nuit!

Les diverses célébrations qui se succèdent sur les terrains et dans les Palais du World's Fair, leur prêtent des aspects variés à l'infini, comme les caprices du kaléidoscope; mais jamais assemblage ne fut plus gracieux que celui-là; jamais plus de joies vraies, sereines, pures, n'y éclaforent avec autant d'entrain.

O la jolie page de printemps, cette saison de la jeunesse, des fleurs, des parfums et des oiseaux! Ces oiseaux chantent l'espace, la lumière, l'amour; et si les merles mêlent leurs notes stridentes à ce suave concert, ce ne sont pas les petits, ce ne sont pas les enfants qu'ils sifflent, croyez le bien.

Reviennent donc souvent pour eux de telles journées, de telles ivresses! Gardez, enfants, gardez longtemps les sensations naïves; ne vous mêlez pas à une génération fanée, vide, sèche, trop pressée, qui ne veut pas être de son âge, qui aspire et parvient à tuer en elle toute fraîcheur de jeunesse. Enfants! ne tuez pas ce printemps que vous avez dans votre cœur comme sur vos traits; jouissez-en largement, savourez-vous : l'hiver arrive si vite.....

Vions tout ainsi au principe et nul j'aime toujours!

Chantait André Chénier, dont le chant devait être si vite arrêté par le crime d'une époque si féconde en crimes.

—Je vous ai oublié, l'autre jour, dans le Salon Mexicain; nous y resterons un moment encore, si vous y consentez. Aussi bien j'ai assez tardé à m'en occuper pour que j'y demeure et regagne le temps perdu.

A côté du portrait du général Porfirio Diaz, Président des Etats-Unis du Mexique, je trouve un autre portrait, également en pied. Il est numéroté 411 et signé Joaquim Ramirez. Pas d'autre indication.

J'imagine cependant que M. Ramirez a peint sur cette toile un personnage de distinction, historique sans doute, mais que je ne reconnais pas néanmoins. Ma supposition se base sur ce fait, que la table, placée là, à gauche, porte un mausolée—quelque chose comme une proclamation—que commence par ces mots: *Viva la....* Mon œil n'a pu démêler autre chose, le livret ne vous renseigne nullement à ce sujet, et je confesse mon ignorance.

Ce portrait me paraît avoir plus de valeur que celui de M. Diaz. Cette tête s'anime beaucoup mieux que l'autre; la peinture n'y est point aussi plaquée—elle a plus de flexions, plus de ressort.

Le portrait du président est tout de surface : celui-ci a les dessous; on sent que la charpente est là, elle s'accuse.

C'est une tête de vieillard : un peu petite par parenthèse, mais intelligente, mais bien éclairée par le regard s'allumant sous des sourcils touffus, mais bien fondées et aussi par une couronne de cheveux blancs et pendants. Le front est dénudé.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est la distinction du type; quel qu'il soit, il y a là lui de la race, un grand air, avec un je ne sais quoi de clérical.

La longue redingote est quelque peu dans la coupe de la soutane. Sur le visage on retrouve ces teintes terues, ces carnations presqu'exsangues, qui caractérisent les hommes habitués aux méditations, au travail, aux austérités; quelque chose de l'ascète, avec les vigueurs qui indiquent la résolution, l'énergie, très vibrante encore sous cette enveloppe de vieillesse.

Les lignes du visage sont correctement dessinées, fouillées; des sillons étudiés avec soin, creusés avec vérité. On constate aussi de la pureté de dessin dans les mains; pourtant, comme la tête, elles sont en disproportion avec l'ensemble : trop petites.

La couleur et les teintes en sont bien posées; bien exprimées aussi ces veines qui, s'accentuant avec l'âge, courent en relief sous le tissu tégumentaire décharné. Elles se montrent à fleur de peau; on dirait qu'elles vont se faire jour à travers celle-ci. Signe accusateur, action du temps.

Bref, entente de la palette et harmonie dans ce portrait, plus résolument traité, plus osé que celui de M. Porfirio Diaz.

—M. E. Carpentier, belge, expose un tableau de genre (No. 473). *Un Séducteur*; rien de Don Juan. Une de ces compositions simples, aimables sur lesquelles l'œil aime à s'arrêter.

Un intérieur rustique; de bons campagnards, dont la porte reste souvent ouverte et chez lesquels l'amour sera entré.

Comment n'en étonner? L'air est vif au village et voilà un minois de jeune fille qui, tout en entretenant le feu de la cuisine, peut bien en allumer un de tout autre genre.

Elle est là debout, près de l'aïeule aveugle, qui lui retient une main, comme pour l'interroger sur ce qui se passe. Si elle ne le dit pas tout haut, la belle doit, je gage, penser ce refrain de romance que vous connaissez, le refrain du *Sentier couvert*:

Grand'mamm, dans votre jeune âge
Vous avez dû passer par là!

C'est probable.

Quel est donc l'épisode humain qui se joue ici et qui est venu interrompre la gentille villageoise, au moment où, en ménagère attentive, elle épluchait les pomme de terre du dîner. Prose et poésie.

Et pardieu, c'est *Lui*; ce lui qu'on rencontre au moins une fois sur son passage, et auquel on pense, dès lors, bon gré, mal gré.

Le gars est un solide specimen de campagne; robuste, plein de sève, bien vivant, l'œil émerillonné, dressé sur ses ergots; un coq de village enfin.

La vaingueur s'est avancé dans la chambre, mais il se tient à distance; et tentateur, il offre de loin à sa payse un bouquet. Elle est facile à la tentation; elle avancerait volontiers, mais grand'mère qui, à défaut de la vue, a du flair, grand'mère ne lâche pas la manne.

La vague du gars a ému, troublé la paysanne; c'est pourquoi elle a, dès son entrée, lâché les pommes de terre qu'elle épluchait; pourquoi les pelures en roulent à terre et sur son tablier. La pomme et non la pomme de terre, le fruit défendu, l'amour en un mot, voilà ce qui la tolline à cette heure.

Elle regarde du coin de l'œil bouquet et porte-bouquet. Comme elle franchirait volontiers les quelques pas qui l'en séparaient. Ah! je serais bien dépaysé si grand'maman ne perdait pas cette partie là, et si tout à l'heure on ne se livrait pas à un beau *de flirtation*.

L'irrésistible gars a près de lui un compagnon, qui se tient sûr le pas de la porte, et qui, avec un rire épanoui sur sa large bouche, regarde la scène, s'en amuse, tandis que le chien de la maison guette un matou occupé sur une chaise.

Quelle composition, qui plaît, qui intéresse; où on rencontre de l'esprit, du mouvement, de la couleur.

—M. Auguste Butin avait été un élève d'excellente Ecole; c'est dans les ateliers de Picot et de Pils qu'il avait étudié, qu'il s'était formé. C'est de là qu'il était sorti pour faire carrière. Carrière qui eut été assurément des plus brillantes, si la mort n'était pas venue trop vite l'interrompre. M. Butin qui mourait encore jeune, il y a un an ou deux, avait déjà obtenu plusieurs médailles et la croix de la légion d'honneur. Son tableau (No. 83) *La Pêcheuse*, révèle un artiste, par la simplicité du sujet, par sa distribution.

Cette toile a une valeur élevée comme couleur, comme dessin, comme pose.

La pêcheuse, debout au premier plan, va faire tomber la façon de surtout dont est enveloppé son corsage; ce mouvement est indiqué avec un extrême bonheur.

Elle se dispose à s'engager dans l'eau, ainsi que celles qui sont là-bas, dans diverses attitudes et ont déjà commencé leur pêcherie.

Cette tête, presque virile, cette charpente, ce teint hâlé, cette physionomie comme insouciante de la femme de peine, tout cela est jeté sur la toile avec un talent d'observation réel, et aussi une frappante finesse de tons; finesse qui rappelle celle du pastel. Et cependant on ne pourrait reprocher à cette peinture d'être exagérément lèchée. Seulement on y relève certaines inexactitudes, à l'arrière plan, par exemple.

Cette femme qui s'accroupit dans l'eau basse, qui y plonge les mains pour en retirer sa pêche, est de proportions trop agrandies; pour les justifier, il faudrait reporter le personnage au premier plan. Le fait de l'avoir placé au fond du tableau, avec de telles proportions, est un oubli de certaines relations dont un peintre ne doit jamais faire bon marché.

Je recommande l'expression si bien trouvée, si bien rendue de la pêcheuse en sabots, avec jupe et auripe. Ce type là, vous l'avez rencontré si souvent que vous vous arrêtez devant lui ainsi que devant une vieille connaissance qu'on aime à revoir. Pour un peu on l'accueillerait d'un bonjour.

Jolie composition; bon ensemble, figure et paysage. Talent.

Autre toile de genre, autre tableau de chevalet, moins fini, moins artistique, sans nul doute, que le précédent, mais qui néanmoins arrête le regard par le sujet lui même, et l'attache par un mérite d'exécution.

Je veux parler du *Irish Schoolmaster*, *Le Maître d'Ecole Irlandais*, de M. Edwin Roberts, No. 138, et faisant partie de la galerie de M. F. D. Carley, Louisville, Kentucky.

Vous avez vu, n'est-ce pas, de ces braves magistres de campagne, qui, entre deux leçons et même durant la leçon, s'arrosent de whiskey ou autres toniques, afin de faire venir plus vite les démonstrations limpides. Ces libations—pour être à petites coupes—n'en produisent pas moins leur effet sur le visage de l'arrosé. Ce visage se fait bien vite haut en couleur; il bourgeonne et finit par fleurir.

J'ignore si le maître d'école que voici passe souvent chez le mastroquet; le fait est que son faciès en est fort enluminé.

Bonne tête d'ailleurs, et qui veut se faire infiniment plus méchante qu'elle ne l'est.

Notre homme est assis, de face, jambe droite repliée, le pied sur un barreau de sa chaise ou de son escabeau.

La main droite, posée sur la cuisse droite, tient une badine; l'instrument du supplice; la main gauche s'appuie sur un pupitre d'où pend un mouchoir, ce se distinguant point précisément par l'élégance: un vrai mouchoir de prieur. Entre les doigts de cette main gauche, un livre.

L'école n'est pas peuplée, il n'y a là qu'une petite fille, debout à la droite du maître à la badine. L'enfant est pieds nus, presqu'en haillons, coiffée d'un béret bleu, bras droit ramené derrière sa jupe rose.

La main gauche se porte aux lèvres; elle a l'air d'en mordre les doigts, tout en cherchant les mots de la leçon.

Pauvre petite boulotte! boulotte, disje, car elle est riche en chair, je me doute bien qu'elle ne sait pas le premier mot de cette leçon là.

N'importe, s'il y a trouble en elle, il n'est pas gênant. Croquemitaine, avec son livre et sa badine, ne l'effraie guère. Il a beau faire les gros yeux, la physionomie de l'enfant semble indiquer qu'elle ne craint guère qu'il la menace badine entre en jeu. Il y a sur ce visage vivant un peu de confusion, de l'espièglerie surtout, et comme de la confiance dans la faiblesse du maître bonasse qui s'évertue vainement à se travestir en furieux.

A côté du pendant de chair rosée de l'enfant s'enlevant les teintes carminées et lie de vin du magister, dont la pelure est très bien entendue et rendue. Vieux brune; pantalon repriné à ne plus pouvoir en compter les nuances; une vraie pièce de marqueterie; un jeu de patience; un souvenir de courtepointe; cravate d'un rouge assorti avec celui des pommettes et de la trogne. Les cheveux sont longs et portent sur la dartre gauche de la figure une ombre de très bon effet.

Cette naïve et égayante composition se trouve d'accessoires bien jetés, qui l'encadrent la complètent: pupitre, banc, table, livres empilés les uns sur les autres, oubliés un peu partout, avec l'insouciance tout à fait de mise chez un maître qui probablement ne lit jamais.

On trouvera peut-être un peu de rudesse dans cette composition, mais on y note de la sincérité, de la bonhomie, de l'effet sans recherche et qui vit et manque contraste entre les deux personnages du sujet. De la couleur, de la verve.

—J'ai donné dernièrement à cette même place une description de la grande toile de M. J. Stallaert : *Le dernier jour de Pompéi*; composition un peu tourmentée, mais peu surchargée, mais que distinguent plusieurs qualités : entr'autres une certaine entente de ce que j'ai pu appeler la science orchestrique. Le choix des attitudes.

Le même peintre a envoyé aussi à notre Exposition un autre tableau, de très petites dimensions, celui là, et dans une donnée absolument différente : *Printemps* (505). Une jeune fille étendue sur l'herbe, couchée sur le dos, pieds nus, se jouant avec un chevreau qui gambade et veut brouter la branche fleurie qu'elle tient de la main droite, ou mordre au chapeau de paille, qu'elle a jeté à son côté. Elle le repousse de la main gauche.

Si là, comme dans *Le dernier jour de Pompéi*, le dessin a ses inégalités, l'ensemble a de la grâce, de la fraîcheur. L'expression de la robuste fille aux cheveux roux, ainsi allongée, à ciel ouvert, en plein bain de soleil, est toute de naïveté, d'enjouement, de lutinerie. Le petit combat avec le chevreau, gourmand ou taquin, est un rieu, mais un rien gracieusement posé, bien mouvementé surtout.

J'aime moins le paysage, un peu indécis, terne.

En repassant dans le Salon Carré, j'ai vu cette étiquette : SOLD, fixée à l'aquarelle de Detaille: *Un officier de hussards*; bijou qui a déjà eu sa place dans cette Revue. J'en félicite l'acquéreur et lui porte envie aussi.

Au moment où je terminais cette Revue, le télégraphe nous transmet la triste nouvelle de la mort de Gill, le caricaturiste d'un talent si fécond, si original, si parisien. Fou depuis plusieurs années, le pauvre artiste a fini, à 44 ans, dans un asile d'aliénés, à Charenton..... Ainsi va le monde! -

L. PLACIDE CANONGE.

CONCERT—On trouvera dans nos colonnes d'annonces le programme du Concert vocal et instrumental qui sera offert, après demain mardi, au théâtre de l'Opéra, à Mlle Carrie Baumann.

Ce programme dont nous recommandons la lecture, est déjà œuvre d'artiste; il se distingue par la variété et la finesse du goût.

Mlle Baumann pour laquelle la nature a tant fait, s'est livrée à des études sérieuses, sous la conduite de Curto, le maître dont plusieurs élèves sont inscrites au livre d'or de l'art. Grâce aux conseils inappréciables de son professeur, grâce à son tempérament artistique, elle est parvenue à acquérir une valeur qui lui permet, dès aujourd'hui, de prétendre à la carrière lyrique vers laquelle la poussent toutes ses aspirations.

Déjà son chant se distingue par ce foyer sans lequel il n'est pas de chanteuse dramatique, foyer qui s'avivera encore à la scène.

C'est pour lui faciliter son voyage, ses débuts en Europe, que ses amis ont organisé la soirée de mardi. Et comme ils savent l'importance de l'objet qu'ils ont en vue, ils se sont prodigués afin que le succès soit complet.

Le bénéficiaire est digne, à tous égards, des sympathies les plus vives du public. C'est avec confiance que nous en demandons ici un témoignage nouveau, qui lui soit une aide matérielle en même temps qu'un accueil flatteur à son mérite en plein épanouissement.

MLLE MAMIE G. PREIS—A notre bien grand regret nous n'avons pas pu nous rendre hier au Werlein Hall, pour assister au concert vocal et instrumental, soirée flatteuse aussi, dont Mlle Mamie G. Preis était la sympathique bénéficiaire.

On nous dit qu'il y a eu succès complet et nous ne nous en étonnons point. Nous en complimentons la jeune fille sur laquelle se fondent bien des espérances, en qui, par le travail et le culte de l'art, saura les réaliser toutes.

PIQUE-NIQUE—La société des Jeunes Louisianais, composée de 250 jeunes gens de 14 à 25 ans, donnera, le lundi 11 mai, au Jardin Magnolia, un Pique-Nique, dont le produit est destiné à l'achat d'une bannière.

Nous reparlerons de cette fête dont l'organisation est confiée au comité suivant : MM. Chas. Claise, président ex-officio; Antoine E. Michel, président; Henri Clixac, Johnny Auld, Albert Pratts, Jos. L. Pratts, Ernest Lacroix, Wm. Tournade.

Prix du billet, 25 cents.

Nos remerciements à M. Antoine E. Michel pour les cartes qu'il nous a adressées.

LES LAITIERS—Il y aura foule aujourd'hui aux Fair Grounds où l'Association de Bienfaisance des Laitiers fêtera son sixième anniversaire. C'est là une des organisations que nous aimons à citer. Elle est formée de citoyens excellents, de travailleurs que la communauté connaît et estime et qui répandent le bien à pleines mains. Nous leur renouvelons l'assurance de nos sincères sympathies.

—Une grande excursion de la Nouvelle-Orléans à Thibodaux (aller et retour $1) se prépare en ce moment, sous le patronage de l'Association d'aide mutuelle des Dames louisianaises.

Elle est fixée au dimanche 17 mai, par la voie du Morgan's Louisiana & Texas R. R. Le départ aura lieu à 8 heures et demie du matin et le retour, à 9 heures et demie du soir. Nous reparlerons de cette fête, qui promet d'être l'une des plus attrayantes de la saison.

YOUNG MEN'S MUTUAL BENEVOLENT ASSOCIATION—C'est aujourd'hui même que cette Société si populaire, dont le développement est de chaque jour, fêtera son troisième anniversaire, avec un nombre de membres considérablement accru. Après les cérémonies, la parade de la journée ils se réuniront dans un banquet, comme ils savent en donner.

Prospérité et longue vie à cette belle Association.

CLOTURE.—Le Panorama de la Bataille de Sédan ne sera plus visible que quelques jours; des instructions reçues récemment en ordonnent la translation à Cincinnati, dans un très court délai. Depuis cinq mois environ la foule se porte chaque jour à ce Pavillon et tous ceux qui en reviennent reconnaissent la valeur considérable de cette grande œuvre. Elle est un triomphe du pinceau; elle mérite tous les éloges dont elle a été l'objet.

L'Exposition est aussi un Panorama; Panorama de la civilisation et de dimensions gigantesques, et cependant on le laissant, on va voir la *Bataille de Sédan* et pour elle aussi on est plein d'admiration. Cette toile que rien n'égale dans son genre, sera longtemps regrettée par tous ceux qui apprécient les belles compositions. Qu'on ne manque donc pas ces dernières occasions de la voir.

THÉATRE FARANTA.—*Humpty Dumpty* deux fois aujourd'hui; à midi et le soir.

DIME MUSEUM.—Le Musée-Théâtre est ouvert de 10 heures du matin à 10 heures du soir C'est un long défilé de curiosités, de phénomènes vivants et d'artistes ayant un vaste et aussant répertoire.

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

## NOUVELLE-ORLÉANS.

La fête donnée dans la salle de concert aux enfants des écoles orléanaises présentait hier un merveilleux coup-d'œil. Plus de six mille enfants des deux sexes se pressaient dans le *Music Hall* à l'audition du concert et des exercices récréatifs, donnés à leur intention. Les recettes ont été de $5,344 40. Nous publions à la fin de cet article le tableau contenant le montant des encaissements de cette semaine.

L'ascension qui devait avoir lieu à 5 heures, en avant du palais du gouvernement, a eu un insuccès complet. Le ballon trop gonflé a crevé, juste au moment où M. H. Warner allait prononcer le, "*Lâches-tout*," définitif. L'aéronaute en a été quitte pour une chute sur le sol d'une hauteur de quatre pieds.

La maison Kaffel frères qui a organisé la plus belle exposition d'objets d'arts, que contienne la section française et même le *Main Building*, nous a fait hier par l'organe de son représentant, M. C. Paul Bertrand, une communication qu'on trouvera dans nos annonces, et qui mérite, à bon droit, de fixer l'attention du public orléanais.

Nous avons, en même temps, appris un peu par-dessous les moulins, que tout n'est pas rose et miel entre divers grands exposants de France et de Belgique et les jurys d'appréciations, par le fait de regrettables confusions commises par le *clerk* chargé de la comptabilité des "entrées en concours." Heureusement qu'un dernier moment on nous informe que ces difficultés ont été à peu près aplanies, grâce au bon sens éclairé et à la parfaite courtoisie, vraiment internationale, du colonel BREAUX, président des jurys de récompenses, et un des membres les plus aptes à remplir les délicates fonctions qui lui ont été confiées.

Chacun sait que les jurés, chargés de déguster les meilleurs produits vinicoles exposés, ont commencé leurs opérations hier. Les membres du jury ont choisi un ordre de dégustation conforme à la classification adoptée pour les grands crûs, et dont l'ABEILLE a publié la liste hier, en ne s'inspirant du reste que des théories adoptées par tous les vrais amateurs depuis un demi-siècle.

Personne n'ignore aussi que beaucoup de vins américains se trouveront cette année en compétition directe avec les produits français. Nous citerons par exemple la maison OSCAR BERCHER de la rue Decatur, dont la belle exhibition s'attend, à bon droit, à une distinction d'honneur.

Nous avons déjà parlé des grands crûs français exposés sur cette estrade. Mentionnons aujourd'hui deux marques de Champagne américain dont la renommée gagne de jour en jour : la *Gold Seal* et le *Sweet Catawba* de la compagnie "New Urbana Wine" de l'Etat de New-York.

Les produits des vignobles de cette société sont renommés pour leur pureté et leur goût exquis qui leur ont, du reste, valu nombreux et mérités diplômes aux Expositions régionales, depuis dix ans.

Le champagne est fabriqué d'après le procédé français, c'est à dire suivant la méthode de la fermentation naturelle dans les bouteilles. Ce vin est délicat, fin et tout aussi "crémant," que les meilleurs crus champenois.

Le chef des caves de cette société est un expert vigneron français, M. Crance, et le directeur ou surintendant est M. J. W. Davis. Le seul fait que l'honorable et célèbre maison OSCAR BERCHER a entrepris le placement de ces produits suffit du reste pour les recommander, au point de vue de la qualité, à l'attention de nos concitoyens.

Nous recevons la communication suivante, dont les conséquences, nous n'en doutons pas, intéresseront fortement nos lecteurs :

Monsieur le Rédacteur:

Cette communication vous est envoyée au nom d'un comité de citoyens nommé à un meeting tenu à l'hôtel St. Charles, le 21 avril 1885, dans le but d'élaborer un plan pour mener à bonne fin la réouverture de l'Exposition pendant une nouvelle année et dont la liste suit.

S. H. KENNEDY, Président.

R. M. WALMSLEY, E. J. GAY,
JOS. H. OGLESBY, J. C. MORRIS,
GEO. Q. WHITNEY, JESSE K. BELL,
CHAS. LAFITTE, T. J. WOODWARD,
H. BIER, S. H. MACCONNICO,
H. D. WOOD, W. W. GAUCHE.

Nous nous prions d'assister lundi soir, 4 mai 1885, à 7 heures et demie, dans le salon P de l'hôtel St. Charles, à une réunion où l'on entendra un rapport du comité, ayant pour but d'appuyer et d'étudier les meilleurs moyens possibles pour continuer l'ouverture de l'Exposition Universelle pendant une autre année.

Agréez, etc.

S. T. WALSHE,
Secrétaire.

Les recettes de la semaine du 19 au 25 avril avaient été de $23,984 90. Celles de la semaine qui vient de s'écouler ont formé, grâce à la glorieuse et mémorable journée du 30 avril, consacrée à la Louisiane, le satisfaisant tableau qui suit :

| | |
|---|---|
| Dimanche 26 avril | $1,287 25 |
| Lundi | 3,609 75 |
| Mardi | 3,119 25 |
| Mercredi | 2,788 75 |
| Jeudi 30 (nouveau chiffre) | 2,994 50 |
| Vendredi, 1er mai | 2,736 60 |
| Samedi | 2,244 40 |
| Total | $22,899 34 |

## CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 2 mai 1885.

Température de C. DURAND, Opticien.

| 6 heures du matin | Fahrenheit 66 | Centigrade 19° |
|---|---|---|
| Midi | 78 | 25½ |
| 3 P. M. | 78 | 25½ |
| 6 P. M. | 76 | 24½ |

Mile-Orléans, Lon., 2 mai 1885, 2:00 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Atlanta | 68 | Louisville, Ky | 61 |
| Augusta, Geo | 75 | Memphis, Tenn | 66 |
| Corsicana, Tex | — | Mobile, Ala | 74 |
| Cairo, Ill | 62 | Montgomery, Ala | 76 |
| Chattanooga, Tenn | 69 | Nashville, Tenn | 60 |
| Cincinnati, O | 52 | Nlle Orléans, La | 76 |
| Davenport, Iowa | 57 | Omaha, Neb | 55 |
| Dubuque, Iowa | 54 | Pittsburg, Pa | 56 |
| Galveston, Tex | 77 | Savannah, Geo | 75 |
| Indianola, Tex | 76 | Shreveport, La | 87 |
| Keokuk, Iowa | 56 | St-Louis, Mo | 57 |
| Key West, Fla | 84 | St-Paul, Minn | 50 |
| La Crosse, Wis | 53 | Vicksburg, Miss | 71 |
| Leavenworth, Kan | 60 | Yankton, D. T | 57 |

### MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

#### Mariages.

Stephen B. Smith à Mlle Ella H. Flowers.
Edward Demuns à Mlle Lizzie Becker.
Albert Foster à Mlle Josephine Foster.
Henry Badley à Mlle Mamie L. Chestnad.
John T. Smith à Mlle Sophie H. Frantz.
Carl Braacke à Mme Veuve Elizabeth Thielmann.
Aristide Monde à Mme Georgiana Williams.
Andrew Glassell à Mme Veuve Virginia King.
Nicholas Turk à Mlle Elizabeth Bertrand.
Frederick Becker à Mme Veuve Mary Hughes.
Justin Lamanon à Mlle Jeanne Hernguavignan.
John Kelly à Mlle Catherine O'Grady.

#### Naissances.

Mme Jean Laloge, un garçon.
Mme Louis Weisbaar, un garçon.
Mme Jacques Doubrere, une fille.
Mme John T. Small, une fille.
Mme George Lecourt, une fille.
Mme Otis Harris, un garçon.

#### Décès.

Ernestine Fortune, 7 mois, rue St Claude, près Elysée.
Anita Johnson, 3 mois, rue Union, près Roman.
Louise Houin 9 mois, 110 rue Musique.
Frederick Roem, 3 mois, 113 rue Tremé.
Martha L. Herron, 7 mois, coin des rues Madison et Newton.
Wm James Swanson, 2 ans 346 rue Erato.
Thomas Banks, 91 ans, 354 rue Ste Marie.
H. H. Tardy, 52 ans, rue Toledano, près Prytanée.
Paul C. Lascar, 205 rue Poydras.
Mme Veuve Marie Buckhagan, 80 ans, Asile des Petites Sœurs des Pauvres.
Cécilio Lewis, 10 mois, rue des Champs Elysées, près Livaudais.
F. Jochum, 19 ans, rue des Champs Elysées près Broad.
John Gaff, 51 ans, 150 rue Bourbon.
Elisabeth Hartdegen, 7 mois, rue Bagatelle près Roman.
Mattie Wallace, 4 mois, 127 rue Franklin près Roman.
Henry Hutchings, 1 an, rue Chestnut, près Jena.
Bertha Kielman, 11 mois, 459 rue Troisième.
Annie Winkler, 4 mois, rue St Ferdinand près Morales.
Thomas B. Andronico, 70 ans, coin des rues Marigny et Urquh